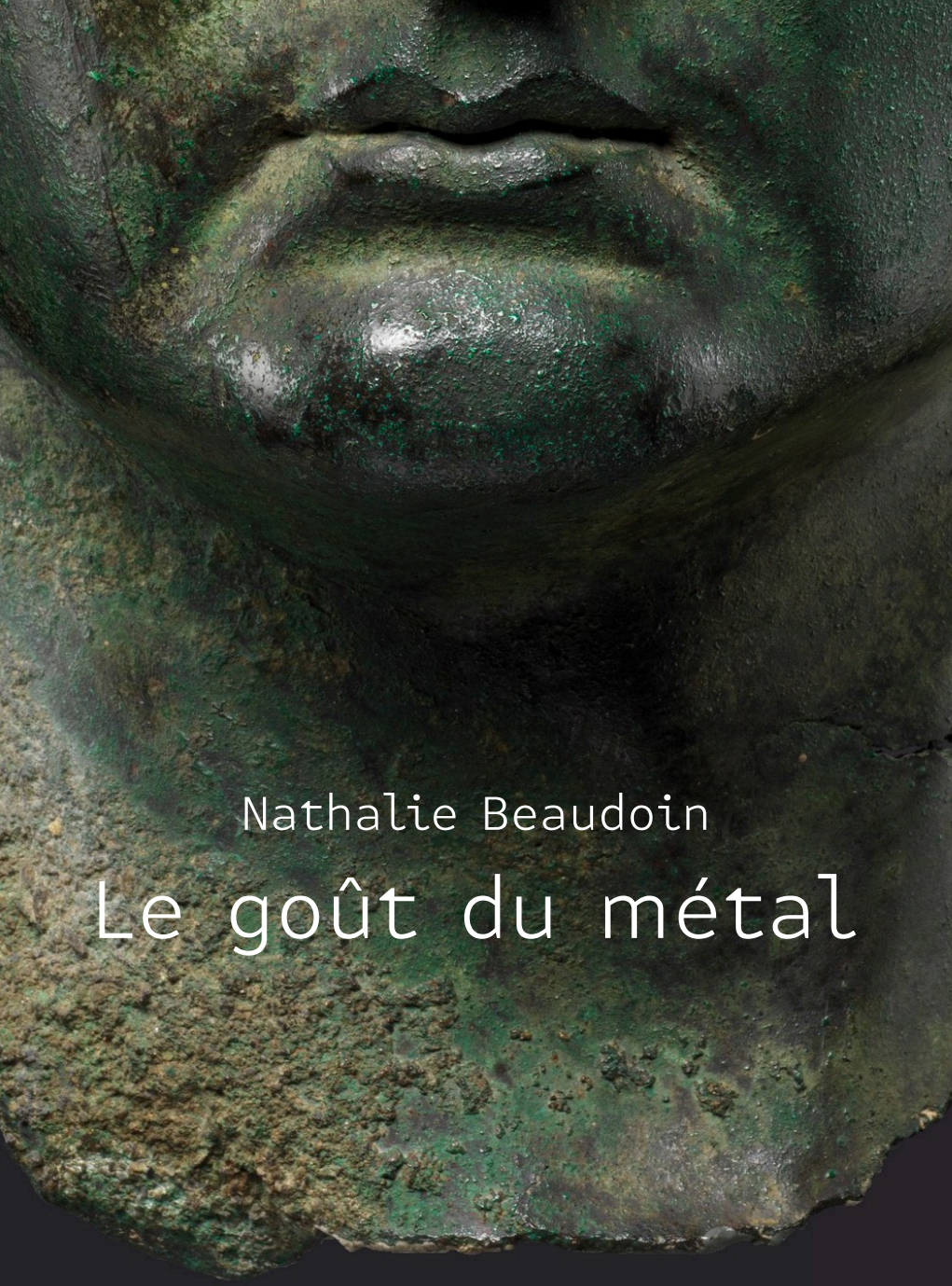

Nathalie Beaudoin

Le goût du métal

Fiction

C&F

Le goût du métal

De la même autrice

Insidieusement, 2023
ISBN 978-2-37662-069-3

Catalogue complet : https://cfeditions.com

Ouvrage publié sous licence édition équitable
https://edition-equitable.org

ISBN 978-2-37662-113-3
Collection Fiction – ISSN 2739-5618
C&F éditions, mai 2026
35 C rue des Rosiers, 14000 Caen

Le goût du métal

Nathalie Beaudoin

Fiction
C&F éditions
2026

Nathalie Beaudoin

La musique et les jeux littéraires intéressent Nathalie Beaudoin. Jeux de signes, d'équivoques, de déplacements ; jeux sur l'intertextualité et enjeux esthétiques : ce qui se dévoile, les failles qui révèlent au sein du langage, les champs de conflit et leur interprétation.
Elle ne vit pas sur un rocher battu par les vents et les marées pour rien : elle aime scruter les traces de tout ce qui fait vie dans l'art – dont le rapport dialectique au tragique. Elle fait de son écriture une invocation à la puissance sensorielle du monde, de ce que l'on y reconnaît et de ce qu'on y remet en jeu.

À lire

Nathalie Beaudoin, *Insidieusement*, C&F éditions, 2023.

Personnages

2005

Iéna : sculptrice de Split
Ozren : traducteur et homme d'affaires ; propriétaire d'une galerie d'art, *La Villa*, à Zagreb
Mislav : ex-gradé de l'armée fédérale yougoslave ; copropriétaire de la galerie d'art *La Villa*.
Ivo : ferrailleur à Split
Lern : fils d'Ivo
Roman : propriétaire d'un restaurant à Split
Sonja : amie d'Iéna, serveuse du restaurant de Roman
Ghislaine : Française, conservatrice du patrimoine
Borjvic **:** chargé du ministère de la culture

302 de notre ère

Amuthis : jeune esclave
Anégnotès : bibliothécaire du complexe palatial de Dioclétien, à Split
Ankhti : esclave égyptienne de Quintus Procax
Cornélius : poète et ami d'Anégnotès
Dioclétien : empereur romain
Domnius : évêque de Split
Livia : épouse de Quintus Procax
Marcus : plébéien, homme libre mais pauvre, de Salone
Quintus Procax : intendant du complexe palatial de Dioclétien

– I –

2005, Split, Croatie

L'immense plaque de tôle, maintenue verticalement par des poulies, renvoyait ses éclats métalliques, selon les traces en spirales laissées par la disqueuse. Elles étaient mouvantes, parfaitement insaisissables selon les reflets de la lumière.

C'était la seule pièce de métal qui émergeât dans le hangar, au milieu d'amoncellements de tôles rouillées, aux plissures accidentées par la façon dont elles avaient été broyées. Il était difficile d'en reconnaître l'origine ; parfois un angle identifiable, un martelage ou une dentelle particulière pouvaient laisser deviner l'objet initial ; ces ferrailles, aciers inoxydables qui retournaient peu à peu à leur forme brute, constituaient une réserve à l'odeur limoneuse, à même le sol.

Ozren fit le tour de la plaque de métal.

Il découvrit Iéna de l'autre côté, à mi-hauteur de l'échelle posée contre une des traverses de bois qui soutenaient le toit du hangar. Sa longue et épaisse chevelure était entortillée sous les lunettes de chantier et son casque lui protégeait les oreilles ; le masque devant sa bouche dissimulait son visage. Elle avait les genoux calés contre les barreaux, le bassin d'aplomb. Elle tenait des deux mains la meuleuse et polissait le métal par de lents mouvements circulaires.

Subjugué, il regardait ses muscles dorsaux mouvants, suivant le large balancement du haut de son corps. Elle était concentrée sur sa tâche, calme et puissante.

Il s'était assis sur un amas dont il avait vérifié la stabilité. Il sortit le tabac qu'il lui avait rapporté, et exceptionnellement, se roula une cigarette qu'il alluma. Il continuait de l'observer. Elle s'était attaquée à une pièce de grande dimension.

Elle sentit l'odeur de tabac et tourna la tête. Elle aperçut vaguement une ombre en contrebas derrière elle. Elle crocheta la disqueuse à l'échelle.

— C'est toi, Ozren ?

Vague assentiment. Elle dégagea ses cheveux des protections d'oreilles et des lunettes, descendit lestement les degrés malgré ses godillots. Elle s'essuya le visage, les bras et les aisselles d'une serviette douteuse. Elle feignit quelques frappes de boxe en s'approchant de lui, à un bras de distance. Peu de mots, mais une communauté virile dont elle bénéficiait auprès des hommes.

Il lui tendit deux paquets de tabac. Elle n'avait pas d'argent, le lui dit. Il haussa les épaules. Elle savait bien qu'il ne s'en souciait pas. Il montra la plaque du menton. Elle se retourna aussi :

— Je ne sais pas ce que ça va donner. Je vais avoir besoin d'aide pour la manier.

— Je peux, si tu veux.

Depuis qu'elle avait huit ans, il était là. Du haut des vingt et un ans il était présent dans la majeure partie des souvenirs de la jeune femme. Il avait parfois disparu ; il était parfois réapparu là où elle se trouvait à un

moment, pour l'emmener ailleurs. Elle ne l'avait jamais questionné ; tacitement impossible.

Elle s'assit à une distance respectueuse et se roula une cigarette. Elle ne lui dit pas qu'elle était contente qu'il soit là.

Depuis qu'ils s'étaient vus, lui dit-elle, elle s'attaquait à de grands formats : depuis qu'Ivo avait récupéré des plaques d'acier suite au démantèlement d'un paquebot ; un naufrage au large des îles.

Ivo était ferrailleur. Sa femme était décédée des suites d'une péritonite, faute de pouvoir accéder aux soins qui se monnayaient en pots-de-vin, après 1991, quand l'État ne pouvait plus payer les salaires des fonctionnaires hospitaliers. Ozren avait convaincu Iéna de la nécessité de vivre dans un lieu stable. Les deux hommes s'étaient mis d'accord. À 14 ans elle eut sa chambre chez Ivo. Elle s'occupait de ses enfants, orphelins de mère. Ils la sollicitaient beaucoup mais avec eux, Iéna savait où elle était. Ivo la nourrissait.

Elle était souvent venue traîner sur les quais, dans des broyages assourdissants, quand la grue chargeait des tonnes de métaux dans des barges dont la ligne de flottaison s'abaissait. Elle était fascinée. Tous ces matériaux partaient ailleurs, vers leur transformation.

Elle rêvait là parfois le soir pendant son adolescence, quand les enfants étaient couchés et qu'elle était désœuvrée devant ces montagnes compactées, maillages difformes, éventrations aux reflets bleutés ou argentés sur les docks vides. Les flaques et l'odeur d'huile des carburants flottaient sur l'eau du port, reflétant des arcs-en-ciel inexistants.

Elle se promenait, glanait. Elle extrayait des morceaux qui prenaient sous les réverbères des formes ou des figures étranges. Une collection qui représentait son bestiaire. Elle les bricolait.

En grandissant, elle les avait détournés pour en faire des objets, pieds de lampe, abat-jour. Puis elle s'était attaquée à leur modification.

Ivo, le ferrailleur, était rustre, laconique, mais il la laissait faire quand elle bricolait dans le hangar ; il lui tendait parfois un outil, une pince coupante ou un maillet, quand la technique lui résistait pour façonner le métal. Il l'avait aidée à s'approprier la meuleuse. Elle avait appris à en manier les différents disques. Mais la plupart du temps, il lui jetait un regard en passant sans intervenir.

Dans ce pays où tout s'était figé par la guerre, les infrastructures s'étaient réorganisées peu à peu après 1992, grâce aux prêts de l'OMC. Quinze ans avaient passé. Les sites touristiques avaient été restaurés avec les aides de l'Unesco ; à nouveau, l'on affluait en bord de mer.

Malgré les conseils d'Ozren pour qu'elle continuât des études, elle avait vite arrêté les cours quand elle avait proposé ses objets dans un magasin touristique. Elle faisait également des extras dans un restaurant. Elle avait pu gagner de petites sommes tout en continuant à s'occuper des enfants. Les réfections extérieures en ville étaient achevées. Elle était peu à peu devenue autonome, et elle avait pu investir dans un petit appartement, avant que l'immobilier ne soit inabordable. C'était un studio qu'elle avait mis du

temps à rénover ; spartiate, mais elle y était chez elle. Elle continuait d'utiliser le hangar d'Ivo.

Pour quitter les hommes et la côte, Iéna partait parfois pour de longues marches au cours desquelles elle bivouaquait. Elle avait découvert un vaste espace où elle aimait se rendre. Entre les arbres, ces étendues herbeuses d'où affleuraient des pierres étaient paisibles. Elle en devinait l'alignement et les angles sous la verdure, dans une structure sous-jacente, régulière et mystérieuse. Elle avait appris de son ancien professeur d'histoire, qu'il s'agissait d'un village antique enseveli, Salone, le plus proche du palais de l'empereur Dioclétien, et qu'il avait été abandonné au VII^e^ siècle de notre ère. Peut-être les talus herbeux dessinaient-ils une esplanade ou un sanctuaire. Des traces de vie d'un autre temps. La nuit, sous sa tente, elle percevait des présences dans cette nature alliée. Elle y avait glané des tessons de poteries, une pierre ornée d'un fragment de frise, une pièce aux inscriptions usées, un trésor qu'elle gardait précieusement sur ses étagères. Elle puisait loin dans les temps anciens les traces d'une lignée qu'elle s'imaginait, quand la sienne lui faisait défaut.

Le hangar d'Ivo restait un repère quand elle rentrait.

Iéna se leva pour faire voir à Ozren quelques pièces récentes qu'elle avait fabriquées.

— Je ne t'ai pas vu depuis des mois, remarqua-t-elle.

— J'étais en affaire.

Le sujet était clos. Il retourna près de l'entrée chercher son sac à dos. Il lui tendit deux livres.

— Tiens, je t'ai apporté ça. De la littérature française.

— J'ai fini les contes de Voltaire. J'ai bien aimé. Tu veux les reprendre ?

— Non, c'est pour toi.

— Et là, c'est quoi ?

— Des romans.

Elle les soupesa et rit :

— C'est du lourd !

— C'est sûr, avec Hugo ! Tu verras, cet auteur, c'est une planète !

Elle ouvrit la page de garde.

— Ceux-là aussi, tu les as traduits ?

— Oui. Il faut que le croate se déploie ; la langue, le meilleur moyen pour tout consolider… Tu sais qu'on ouvre l'artothèque la semaine prochaine ? Les travaux sont terminés. Il faut que tu viennes. C'est l'inauguration officielle, il y aura des étrangers. Ça peut t'ouvrir des portes.

Crispation nerveuse dans la joue. Elle se roula une seconde cigarette, aspira longuement ; elle en regarda le rougeoiement, la volute ; la petite décharge lui brouilla l'esprit quelques secondes.

— Arrête de fuir, Iéna. Débrouille-toi pour venir à Zagreb pour l'inauguration.

— Tu restes là longtemps ?

— Non, je repars demain. On a encore du travail.

Ils se regardèrent, n'ajoutèrent rien. Leur proximité était ailleurs, elle ne savait pas où. Elle se sentait calme, à l'exact opposé de l'abattement qui la poussait à se battre contre le métal.

À nouveau, il disparaissait.

*
* *

Elle quitta l'autoroute, traversa les faubourgs de Zagreb en direction du centre, ainsi que toutes les barres d'immeubles aux revêtements lépreux, perpendiculaires à la route, entrecoupés d'usines désaffectées aux fenêtres murées et de terrains vagues ; sur des kilomètres. Elle passa devant l'entrée d'une manufacture ; les grilles tordues gardaient encore les traces d'un nom qui avait été une fierté nationale sous l'ère communiste.

Les pièces qu'elle apportait tintaient à l'arrière de sa camionnette qui bringuebalait entre les nids-de-poule qu'on ne comblait plus ; l'argent public faisait à nouveau défaut, et ces quartiers n'étaient pas une vitrine du pays.

Une fois passé le ring autour du centre-ville, elle arriva dans un ensemble d'immeubles art déco de deux ou trois étages qui avaient été abandonnés un temps, mais qu'on commençait à restaurer. On réinvestissait dans ce secteur qui reprenait vie et dont les loyers seraient bientôt intouchables.

Elle tourna un moment, trouva la rue et se gara. Lorsqu'elle sortit du camion, elle vit dans l'enfilade le palais du Peuple qui écrasait de sa masse ces habitations bourgeoises à taille humaine. Cette architecture dictatoriale faisait naître peu à peu la nostalgie d'un ordre fort détruit qui avait cédé la place à une société déliquescente.

Mislav était aussi dans sa sphère depuis qu'elle avait huit ans. Elle l'avait craint. Une certaine proximité

s'était néanmoins construite entre eux, avec le temps. Elle poussa la porte de l'immeuble que Mislav et Ozren avaient acheté. Un brouhaha dans un air lourd l'accueillit, qui contrastait avec les rues vides et mal éclairées dehors. Mislav vint à elle et lui tapota les deux épaules. C'était toujours énergique, au regard de sa taille, immense. Elle vit que l'une de ses mains était bandée. Elle aperçut Ozren, dans une pièce au fond du couloir. Il lui fit un signe, il était en conversation.

Mislav la présenta comme sculptrice à quelques hommes d'affaires, ainsi qu'à l'ambassadeur de France. Elle fut congratulée d'un baise-main, ne sut comment réagir, engoncée dans des mondanités qu'elle ne maîtrisait pas. Elle avait pourtant fait un effort d'habillement pour endosser une représentation, mais n'avait pu se résoudre à quitter la ceinture aux plaques d'acier asymétriques qu'elle s'était fabriquée, comme une ossature.

Mislav se crispa et ils évitèrent Borjvic, l'attaché ministériel à la culture auquel on ne pouvait échapper à la télévision ; regard carnassier, il était de toutes les occasions. Il avait dans son sillage quelques jeunes femmes très belles, dans une nomenclature physique quadrillée et parfaite. Iéna en voyait souvent sur la côte : des agences d'investissement les proposaient comme mannequins ou accompagnatrices, moyennant un pourcentage sur les contrats qu'elles décrochaient.

Iéna décelait les règles, mais elle ne savait pas se fondre dans cette affectation générale. Elle n'avait pas été éduquée à ce polissage-là.

Elle ne se sentait nulle part à l'aise dans ce monde qui se reconstruisait, ni du côté des affaires et du

politique, ni dans ces représentations du féminin ; trop athlétique, avec une mâchoire volontaire, des chaussures de chantier aux pieds, juste brossées pour l'occasion ; des cheveux longs qu'elle n'entretenait guère, des bracelets et des accessoires d'acier avec lesquels elle maintenait ses tuniques. Elle était décalée.

Elle visita les différentes pièces de la Villa. Tous les murs étaient peints en noir mat.

Les deux dessinateurs exposés, qui avaient trouvé des contrats pour publier leurs bandes dessinées à l'étranger, étaient assis au bar avec Ozren. Elle fit le tour de leurs planches. Dessins de guerre et de violence. Regards exorbités, rires caustiques sur des corps blessés, meurtris, des images d'humiliation, d'abdication. La toute-puissance hallucinée par l'horreur.

Elle détourna les yeux, oppressée. Elle continua la visite ; trois pièces étaient vides encore, mais dans les autres, elle regarda particulièrement quelques œuvres qui allaient nourrir le fonds permanent de la Villa. Elle savait que Mislav et Ozren travaillaient à leur acquisition depuis quelques années ; un panel qui avait échappé au nazisme, puis au communisme.

Elle porta attention à la finesse toute vivante d'un dessin à la plume de Rembrandt ; à l'expression riante d'une jeune fille dans un tableau du Titien ; à l'éclat des couleurs d'un autoportrait de Chagall aussi. En changeant de salle, elle s'arrêta devant une peinture sur bois du Moyen Âge, une *Naissance du Christ*, et sur un détail particulièrement : la cape rouge d'un mage, dont elle observa longuement le plissé. Dans un empâtement de peinture rouge, les motifs du tissu étaient formés d'une

succession de poinçons géométriques qui laissaient voir la sous-couche à la feuille d'or ; elle essaya de décrypter ce que pouvaient représenter ces formes. Peut-être des lettres entrelacées, *QP*, quelque chose comme ça ; c'était comme une technique du modelage dans la peinture ; un travail d'orfèvre.

Elle passa dans une pièce plus sombre, bordée de vitrines d'objets antiques, des céramiques, des verroteries, quelques pièces de monnaie. Elle s'arrêta devant une bague. Le cartouche mentionnait qu'elle avait été trouvée à Salone : elle datait probablement du IIIe siècle. La pierre semi-précieuse qui l'ornait comportait des initiales enchevêtrées. Iéna trouva frappante la ressemblance avec le motif de la cape du roi mage dans l'icône du Moyen Âge.

Elle ne put partager cette coïncidence avec Ozren ; il était toujours occupé.

Elle sortit un long moment sur la terrasse qui donnait dans le jardin. La nuit était tombée. Il faisait bon encore en journée, mais très frais le soir.

Elle redescendit au bar où le volume de la musique avait été poussé. Ozren avait les yeux plus brillants. Les officiels avaient peu à peu quitté les lieux. Elle regardait les deux hommes et les deux dessinateurs avaler leur schnaps ; ils partaient dans l'inaccessible. C'était son monde.

Mislav lui servit un verre. Ils trinquèrent ; elle l'avala et ils rirent. Ils vinrent à bout des intrus en basculant sur du metal. Elle dansa. Ozren souriait de sa gestuelle, entre danse et combat. Quelque chose de tribal s'installa entre eux ; une exultation dans l'absence de

limites ; une puissance qui tirait son énergie de la destruction potentielle qu'elle contenait. Elle dansa longtemps, s'oublia ; les hommes accumulaient les schnaps. La fumée satura rapidement la pièce.

Lern, le fils du ferrailleur Ivo, passa. Il avait grandi ; dix-sept ans maintenant. Il gardait la minceur de l'adolescence et arborait une crête bleue. Quand il donna l'accolade à Mislav, elle surprit la rivalité, mais aussi l'admiration pour les motifs rasés à la tondeuse sur le crâne de son aîné, qui prolongeaient le tatouage de son dos et de ses bras jusqu'à son cou puissant. Lern rêvait de le voir en entier, mais l'homme mûr gardait le mystère.

Elle s'assit au bout du bar.

Le jeune homme approchait déjà de la taille de Mislav. En défaisant le bandage qui entourait sa main, ce dernier eut un sourire indulgent, certain encore de son pouvoir. Il la posa sur le bar. Ils eurent tous les cinq un fou rire inextinguible. Six vodkas furent alignées. Leurs larmes coulaient. Elle s'approcha, eut un haut-le-cœur quand elle vit sa main : les deux lèvres d'une plaie étaient rapprochées par une épingle à nourrice qui s'enkystait dans les chairs boursouflées aux jointures. Elle trinqua, vida son verre et fut gratifiée d'une bourrade. Elle était habituée au regard bleu acier de Mislav ; une cicatrice tailladait l'un de ses yeux qui parfois n'exprimaient plus rien. Un regard avec lequel on perdait contact. Quelquefois, au milieu d'une conversation, il se levait et disparaissait. Personne ne pouvait le ramener, pas même Ozren. Quand il se déplaçait, malgré sa jambe droite déformée, il gardait une mobilité

féline. Et encore, ces blessures n'étaient que les parties visibles de son corps, pensa-t-elle.

Au bar, ils en arrivaient au point où elle n'avait plus de prise dans cette complicité masculine. Entre deux vodkas, Lern montra la main de Mislav du menton, et réussit à lui demander si ça faisait mal. Le rire suffoqua les quatre autres de plus belle.

— On a fait la guerre.

Le garçon regardait l'homme avec envie. Elle vit un éclair de haine aussi. Peut-être Mislav le sentait-il. Peut-être s'amusait-il de cette ambivalence de Lern et la provoquait-il. Il lui tapa dans le dos :

— Quand tu veux pour le bras de fer. Même avec ça, je t'allonge.

Lern releva le défi. L'homme d'une cinquantaine d'années avait appris à positionner sa musculature puissante dans le close-combat. Malgré la sueur qui perlait à son front, il claqua rapidement le bras du jeune homme sur le comptoir. Il éprouvait du plaisir dans cette domination, c'était perceptible.

Lern finit sa vodka d'une traite et quitta la Villa ; sa rage était palpable. Elle se leva et tenta de le rattraper dans la rue ; elle lui dit qu'elle était là, qu'il n'était pas seul. Il se retourna avec un geste de colère :

— Fous-moi la paix, Iéna.

Elle rentra. Les quatre autres s'abrutissaient dans l'alcool. Elle perdait consistance, enlisée dans cette poisse ambiante. Aller dormir. Les contours s'amenuisaient.

Un des deux dessinateurs tomba dans un sommeil éthylique sur le comptoir. Elle réussit à s'extirper, sortit

pour aller s'allonger dans son camion. Un réflexe de sauvegarde : elle le ferma de l'intérieur.

Impossible de sombrer ; agitée, en insécurité. Ses côtes la blessaient, son cœur cherchait à sortir de sa poitrine. Elle était prostrée dans son sac de couchage en attendant que ça passe. Rien d'autre à faire. Trop de monde ici, des mondes incompatibles.

*
* *

Ozren lui avait donné rendez-vous en début d'après-midi dans le centre-ville. Elle déambula dans les rues de Zagreb une partie de la matinée, devant des magasins dont les franchises stéréotypées et les vitrines étaient interchangeables. Les prix restaient prohibitifs pour le niveau de vie ici. Elle n'avait pas envie de s'éterniser. Elle souhaitait rentrer chez elle, fatiguée et mal à l'aise après cette soirée. Elle n'avait pas pu prendre de douche et se sentait sale.

Elle gara sa camionnette à l'angle d'une rue piétonne ; elle repéra sa silhouette devant la boutique où elle devait présenter ses pièces. Il la vit et avec un diable, l'aida à décharger les objets qu'elle avait apportés, pieds de lampe, parures d'acier, panneaux muraux. Il était fraîchement rasé et habillé, et se montrait méthodique dans la façon dont il sortait les pièces du camion pour les amonceler sur le diable. Il lui sourit.

— Pas trop de marteaux dans le crâne ?

— Si, un peu. Tu as l'air plutôt en forme !

— Question d'habitude et d'espace de dilution ! Il sourit. Physiquement, on n'a pas le même… Donne-moi ta liste avec les prix, qu'on aille vite. Elle nous attend.

Iéna était gênée.

— Je n'ai pas réussi à la faire.

Devant l'arrêt qu'il marqua, elle tenta de se justifier.

— J'ai essayé, mais je ne sais pas comment faire. Je n'ai pas d'idée pour les prix

Il tourna sur lui-même, frappa de la main le hayon du camion.

— « Je n'ai pas d'idée ! »

Son sourire se glaça.

— Je n'ai pas de temps à perdre, Iéna. Tu dois intégrer ces choses-là. Je ne serai pas toujours là ! « Je n'ai pas d'idée ! »

Les larmes aux yeux, elle était désemparée devant son ironie. Elle paniqua, se tordit les mains.

— Je ne sais pas faire ça, Ozren. Je vais rentrer chez moi, ça vaut mieux.

Il se calma, la retint quand elle voulut remettre les pièces dans le camion. Elle sursauta et se figea. Il lui lâcha aussitôt le bras.

— D'accord. Tu me laisses faire et tu écoutes. Réponds seulement quand c'est technique.

Ils entrèrent dans le magasin. Il la présenta sans rien ajouter en étalant les pièces. Elle calqua son attitude sur la sienne. La propriétaire était une femme soignée. Elle examina longuement les objets en posant à Iéna des questions sur leur fabrication. Elle lui répondait avec concision. Ozren se tint en retrait. Iéna fut soulagée

quand avec franchise, la commerçante lui expliqua qu'elle avait les pistes pour élaborer son discours de vente : elle insisterait sur le paradoxe entre polissage et aspect brut.

Elle garda toutes les ceintures et les tours de cou ; deux sculptures murales aussi, qui prenaient leur relief dans le système d'éclairage intégré ; elle fit un essai pour vérifier : la lumière mettait en valeur les différents états de la matière, déchiquetage et extrêmes finitions, tranchantes, de certaines bordures où les pièces trouvaient leur résolution. Elle prit trois pieds de lampe, moins difficiles à vendre. Iéna observa Ozren négocier. Elle ne sut pourquoi, quand il cita Mislav, il réussit à faire descendre de 60 à 40 % la marge sur le prix de vente ; l'accord fut scellé d'une poignée de main. Elle leur offrit un café pendant qu'elle préparait le contrat de dépôt et les prix dont elle versa en liquide le quart de la somme.

Même si elle ne s'était pas mêlée du négoce, Iéna en ressortit épuisée quand il lui tendit le papier et son argent. Elle resta embarrassée devant la somme en liquide ; des euros. C'était la monnaie la plus stable et déjà celle des transactions parallèles. Il lui fallait habituellement cinq à sept mois pour tenter de réunir une telle somme, et encore, si elle faisait quelques extras dans un restaurant de Split. Maladroite, elle lui proposa de prendre une commission qu'il refusa :

— Tu ne peux pas continuer à bidouiller. Tu dois te prendre en charge ; c'est du commerce, Iéna. Les temps ont changé.

Il bloquait la porte avant de la camionnette.

— Il faut que tu trouves les bons filons.

Elle ne voulait pas l'écouter, elle souhaitait partir, mais il persistait.

— Ce n'est pas une fatalité. La distribution a pignon sur rue maintenant. Tu dois apprendre à pousser les portes. Et fais-toi un catalogue aussi ! Bon sang, ce n'est pas compliqué, ça !

À nouveau, la colère d'Ozren montait. Elle détestait ces discussions qui la piégeaient. Elle n'arrivait pas à envisager l'avenir. Elle regarda, mutique, une vague de citadins descendre du tramway.

— Pour nous, c'est foutu, pas pour toi. Ce sont les étrangers qui ont de l'argent et qui investissent sur nos ruines. Il faut te servir de ça. C'est le seul moyen. Et il faut que tu reprennes l'anglais. C'est la langue des affaires, on ne peut pas s'en passer. Et le français aussi. Tu commençais à bien le parler quand tu étais petite.

Les tenues des masses qui sortaient des rames étaient grises et ternes. Les femmes avaient la tête baissée. Il interrompit cette conversation dont il savait qu'elle ne mènerait à rien.

Elle le regarda décharger les quelques pièces du diable. Il était marqué, avec quelque chose de hanté quand il ne se savait pas observé, et qu'il n'était pas dans l'action. Un fond de tristesse depuis des années. Plusieurs fois, elle avait senti défaillir l'énergie qu'il avait. Mais il se ressaisissait, son visage se lissait, il avait une concentration vitale dès qu'il mettait des gens en relation et qu'on faisait appel à ses compétences linguistiques, puisqu'il était capable de s'exprimer dans quatre langues. Rien n'était jamais très clair sur son

travail, si effectivement, c'était là son travail, en plus des traductions.

Elle ne savait pas grand-chose de lui. Juste qu'il était là depuis le foyer humanitaire. Et maintenant encore ; mais sa présence l'oppressait.

Il l'emmena dans le bar de l'hôtel international du centre-ville où il avait un autre rendez-vous. Il voulait lui présenter cette personne.

Décalage, là encore, dans l'architecture néoclassique pompeuse de ce palais du Peuple qui servait la gloire du parti sous Tito, avant qu'une chaîne étrangère n'en ait fait un hôtel de luxe. Ou peut-être était-ce ce panel humain qui y séjournait, des hommes d'affaires principalement, d'une telle conformité qu'ils en devenaient atones. Après qu'ils eurent commandé, il lui parla d'une autre perspective possible de vente, par la création d'un site sur internet. Elle prit son tabac, et sortit. Ozren soupira, ne sachant comment il pourrait l'amener à officialiser son nom.

Derrière la porte tourniquet, le froid était piquant ; peu de demi-saisons, les températures avoisinaient déjà la gelée. Chez elle à Split, avec la douceur du bord de mer, les différentiels étaient moins importants. Elle avait envie de retrouver le hangar et son appartement, en espérant que son camion la ramène à bon port.

Elle regarda le parc automobile devant l'hôtel. Des berlines et un luxe qui contrastaient avec son Volkswagen, même si Ivo, à qui elle l'avait acheté, avait fait des réparations. Des étudiants étrangers l'avaient vendu au ferrailleur pour financer leur voyage, à une époque où l'on manquait encore de tout, juste après

l'assouplissement des frontières. C'était avant 1990, avant la guerre. Depuis peu, il montrait des faiblesses, comme tous ces vieux modèles rafistolés qui finissaient ici. Il était plus sage qu'elle y passe encore une nuit. Elle reprendrait la route le lendemain.

Lorsqu'elle rentra, les cafés étaient servis. Elle parla à Ozren du tableau de la veille, du détail qui l'avait particulièrement touchée sur la cape d'un roi mage et de la ressemblance avec le motif de la bague antique. Il lui indiqua que Mislav avait accroché ce panneau la veille, juste avant l'inauguration ; il était en dépôt ; c'était Borjvic, l'attaché à la culture, qui l'avait apporté.

Ghislaine arriva ; une Française, conservatrice du patrimoine, lui dit-il en la lui présentant. Elle venait pour expertiser les tableaux de l'artothèque et en retracer l'historique. Iéna fut surprise de la chaleur de cette femme à son égard. Elle n'avait pas la tenue sophistiquée de celles qu'on croisait là, ce qui lui plut. Un pantalon avec des poches, des chaussures de marche, une vareuse. Elle semblait avoir le même âge qu'Ozren, mais elle était moins marquée. Ils parlaient français entre eux, et Iéna comprit une petite partie de la conversation.

— Vous êtes sculptrice sur métal, m'a-t-il dit. Ce n'est pas usuel. J'irai jeter un œil au magasin demain. Alors vous vivez à Split ?

Ghislaine lui avait parlé en anglais, langue qu'ils maîtrisaient aussi parfaitement tous les deux. Iéna manquait d'aisance pour répondre. Elle se décontracta pourtant devant la bienveillance de cette femme. Et des

phrases simples, mais précises, lui venaient à l'esprit. Ozren l'encouragea.

— Les langues. Il faut t'y remettre très sérieusement. C'est une priorité.

Ils dînèrent ensemble. Elle oublia le cadre qui lui avait paru hostile. Elle ne savait pas comment Ghislaine et lui s'étaient connus, ni ce qu'ils projetaient. Tout restait flou. La femme prit congé et se retira dans sa chambre.

Ozren regarda l'heure quand elle déverrouilla la porte de son camion :

— Il est tard pour prendre la route. Tu sais, j'habite un bel appartement, maintenant. Viens dormir chez moi si tu veux. J'ai une chambre d'amis, tu seras tranquille.

Elle le regarda intensément et il vit l'angoisse, toujours la même, dans sa pupille agrandie et fixe pendant qu'elle refusait d'un mouvement de tête très lent. Il n'insista pas. Elle s'assit sur un muret dans la rue, se roula une cigarette.

— Tu fumes trop.

Constat laconique. Elle haussa les épaules. Elle ne chercha pas à creuser qui était Ghislaine. Elle n'avait jamais vu Ozren avec une femme, depuis une certaine soirée, quelques années auparavant, quand ils vivaient sur les docks en communauté avec Mislav.

La vodka avait coulé à flots ce soir-là. Comme tellement d'autres. Elle avait bu aussi, jusqu'à l'avilissement communautaire. Les hommes riaient de lui servir des verres qu'elle buvait cul sec dans cette initiation confraternelle ; jusqu'à ce qu'elle titube ; ils riaient et elle était des leurs à ce moment. Elle riait avec eux aussi quand

sa vue se dédoubla, quand les murs persistèrent à la percuter. Elle avait senti Ozren la rattraper avant que le sol ne la cogne ; ses bras qui étaient là, rassurants. Elle ne se souvenait pas de grand-chose, juste d'avoir été doucement ballottée. Un noir. Et ses propres hurlements l'ont totalement dégrisée quand elle a senti le poids de cet homme sur son corps, qui cherchait à la pénétrer ; elle était sur le matelas au sol ; elle se débattait, l'implorait, pleurs et cris ; elle cognait et ça ne cessait pas, ça continuait à chercher. La terreur l'avait fait suffoquer, elle s'étouffait.

Ozren alors s'était rendu compte. Il était resté interdit de sa propre demi-nudité, s'était ressaisi, enroulé dans la couverture, l'avait bercée pendant qu'elle pleurait et continuait à le frapper. Il l'avait aidée à se rhabiller, s'était occupé d'elle comme de l'enfant qu'elle était encore. Elle sanglotait.

Elle n'avait pas encore quatorze ans. Il lui avait juré que ça ne se reproduirait plus, jamais plus.

Et il avait été là ensuite ; depuis sept ans ; une confiance s'était mise en place sur cette salissure, dans une juste distance, sans aucune transgression. Il n'avait jamais fait sa vie non plus. Elle avait ensuite vécu chez Ivo.

Elle se réveilla le lendemain matin dans son camion ; les femmes qu'elle croisait avaient le regard bas ; elles le levaient parfois pour ne rien fixer.

Elle souhaitait être chez elle, prendre une douche, enlever cette chape. L'appréhension de savoir si son camion tiendrait, malgré l'autoroute luxueuse dont les

dirigeants étaient fiers, pour relancer l'économie par le tourisme ; c'était le maître-mot.

Elle arriva en fin d'après-midi à Split sans problème mécanique. Elle se gara à l'extérieur des murs d'enceinte, dans un dédale de petites rues où les autochtones trouvaient encore des places non payantes ; elle respira le vent, l'air saturé d'iode, et se détacha les cheveux. Elle se chargea de son sac à dos, de son sac de couchage. Elle entra dans la vieille ville en passant par les souterrains du palais romain. Ils conservaient toujours une fraîcheur sèche et salubre.

Elle en ressortit sur la place du péristyle dont le dallage de marbre blanc restituait la chaleur emmagasinée dans la journée, malgré la fraîcheur des montagnes qui commençait à friser la mer. Elle s'arrêta pour retrouver ses marques. Les cloches du campanile de la cathédrale Saint-Domnius sonnèrent dix-neuf heures. L'édifice avait été consacré dans le mausolée même de l'empereur Dioclétien, qui avait conduit ce saint au martyr. Comme tous les enfants d'ici, Iéna l'avait appris au catéchisme, le droit au paradis avait supplanté dans l'Au-delà les Enfers païens.

Elle les écouta, sourit de ce calme, comme beaucoup d'habitants sûrement à ce moment.

Le soleil automnal n'éclairerait plus le frontispice du mausolée. Les fûts lisses des colonnes, sous les chapiteaux, resteraient dans l'ombre jusqu'au printemps. Restes antiques rassurants pour avoir résisté aux déferlements, lors de toutes les transitions entre l'Orient et l'Occident.

Au fond de la place, elle passa sous l'architrave sobre qui s'insérait dans la demeure où se trouvait son petit appartement. Elle poussa la porte, y entra, adossée à l'histoire. Elle se sentait chez elle, sécurisée.

– II –

302 de notre ère, Split

Les corps entravés, à peine voilés, tranchaient sous l'éclat et la souveraineté du temple, en cette sixième heure du jour. Anégnotès se rendait à la bibliothèque du palais de Dioclétien, pour sa tâche quotidienne. Il avait entrepris un répertoire pour classer les rouleaux et les livres destinés à l'empereur.

Il s'arrêta, saisi devant l'exhibition de chairs, plutôt en bon état en apparence. Il avait oublié de changer de trajet, ce qu'il faisait habituellement lors d'un arrivage d'esclaves, demi-vivants, qui semblaient traqués. Un état d'errance entre bêtes et hommes ; de l'humanité au moins par la forme.

Son estomac se serra, et la honte, toujours. Il baissa les yeux. Il s'apprêtait à reprendre son chemin à travers la foule amassée là, dans la communauté joyeuse et cruelle de ceux pour qui être du côté de la force était légitime.

— Sexe sectionné, pour un spécimen sans spécificité… Tout juste bon à être un spectre sur le Styx ; ça n'aura aucune utilité !

Le double jeu de mots souleva un vent d'hilarité. Après tout, c'était pour ça aussi qu'on venait là. Anégnotès leva les yeux sur l'auteur de ces bons mots, en toge immaculée, un homme riche qui pointait l'estrade.

L'archiviste suivit du regard celui que ce noble montrait du doigt. Un enfant, le seul au milieu d'un groupe d'hommes, pour la plupart dans la fleur de l'âge productif. Il n'y avait pas de femmes, le marché en étant saturé. Il fallait laisser les cours remonter. Les esclaves étaient figés, sans qu'on puisse décoder d'émotion dans leur regard fixe. Quelques mâchoires serrées cependant manifestaient un esprit en éveil.

Seul l'enfant bougeait dans des mouvements désordonnés, regardant tour à tour ses compagnons d'infortune et la foule. Anégnotès qui se trouvait là par hasard fut manifestement le seul à être ému. Il eut l'impression d'une quête apeurée ; comme un jeune chien pris en faute, avec ses cheveux hirsutes, les côtes saillantes, dans l'attente de la caresse ou du fouet. Une erreur dans cet arrivage. Un vague tissu autour de la taille masquait ses parties génitales.

Avant que la vente des esclaves ne débute, il se dirigea vers le spéculateur qui donnait des ordres aux quatre mercenaires en faction. L'entente fut assez rapide, quand il proposa pour ce jeune spécimen le prix qu'il aurait payé pour l'un des autres, apte au labeur. Le marchand demanda à l'un de ses mercenaires d'entraver les mains de l'enfant, et remit le lien de cuir à son acquéreur. Anégnotès repartit chez lui ; il se rendrait à son travail après les heures chaudes. Le jeune esclave le suivait et quand l'homme se retourna, il le regardait.

Ils quittèrent la place et la foule et s'arrêtèrent près d'une fontaine. Le bibliothécaire défit les liens du garçon et lui proposa à boire. Il lut l'incrédulité et la peur dans son regard. Il lui parlait, mais l'enfant ne semblait pas

comprendre. Il prit alors de l'eau fraîche dans ses mains et but. D'un geste, il l'invita à en faire de même. De petits mouvements d'hésitation puis l'esclave céda et but longuement. L'homme eut l'impression qu'il avait oublié jusqu'à sa présence.

Anégnotès logeait dans un appartement confortable au rez-de-chaussée d'un immeuble qui s'ouvrait sur la fontaine de la cour intérieure. L'ensemble se situait à proximité de la résidence de l'empereur, du côté des affranchis.

Il installa l'enfant dans la pièce où il se reposait, attenante à son bureau, en joignant le geste à la parole pour qu'il reste là. Il demanda à Ankhti qu'elle se charge de lui donner à manger, de le baigner, de le vêtir.

Il retourna un peu plus tard à son travail au palais, préoccupé par sa nouvelle acquisition. L'acquisition ! Il ne trouvait d'autre mot et pourtant, il l'avait en horreur. Tout le reste de l'après-midi, il tenta de s'occuper sans réussir à repousser ses tourments.

Quand il revint le soir, il s'assit en se demandant pourquoi il s'était chargé de ce fardeau, et ce qu'il ferait de ce jeune prépubère.

Toute son histoire refluait, bien qu'il pensât s'en être détaché. Certes, il était libre désormais. Libre… Qu'était cet état d'humanité auquel on lui avait donné accès ? Était-ce le droit à élaborer ses jugements qu'on lui avait reconnu, dans cette fonction où l'empereur l'avait nommé ? Il n'avait pourtant pas fondamentalement changé depuis l'esclavage. La fortune avait décidé de son affranchissement. Puis ce furent des mois pour apprendre à lever les yeux, à prononcer une

parole sans qu'il en ait eu l'ordre. Il n'avait jamais eu à donner son opinion. Il n'en avait pas eu l'idée non plus, c'était toujours une violence. Pendant des mois, il avait dû maîtriser ses peurs pour transmettre ses décisions, pour devenir maître de ses actions. Et toujours cette honte, qui ne le quittait pas.

Il se rassurait par des rites pour accomplir son travail, quand la libération était effrayante. Qu'avait de particulier l'état de liberté auquel il ne s'accoutumait pas ?

Précepteur grec, esclave recherché pour sa connaissance des Lettres, il avait transmis les textes de ses origines, ceux qui interrogeaient le destin, alors même que l'adversité l'avait soumis.

Il pouvait exprimer sa pensée, maintenant qu'il était autorisé à ne plus porter les signes de son affranchissement. Certes, il était devenu un citoyen parmi d'autres ; mais pas ontologiquement comme eux. Juste par la volonté de l'empereur. Quelle nécessité l'avait amené là ?

L'indicible de l'entre-deux persistait, même si sa liberté relevait de son instruction. L'accès à la connaissance pour précipiter le destin. Était-ce là le sens des textes de sa culture ? Y avait-il une logique nécessaire à laquelle la connaissance concourait ? Son parcours en était-il l'accomplissement ?

Il s'abîmait dans cette méditation sans fin. Aucun des auteurs qu'il connaissait ne lui apportait de réponse pour se libérer de cette tension intérieure.

Il alluma la lampe à huile devant l'autel et se concentra sur l'effigie du dieu d'ancêtres inconnus, puisqu'on ne lui avait pas transmis l'histoire de son origine. Il se

lava les mains, fit une libation. Absorbé dans ses réflexions, il palpait d'une main les graines en offrande dans la coupelle de céramique.

Le rite ne lui apporta guère de réconfort. Il soupirait lorsqu'Ankhti accourut vers lui, tout émue :

— Aux thermes, l'enfant… C'est une fille !

Il mit un moment à intégrer l'information. Il en fut surpris, les graines toujours dans sa main suspendue. Il esquissa un sourire.

*
* *

Anégnotès n'avait pas d'esclave. L'achat même de l'enfant l'empêchait de s'ouvrir à lui. Qu'était-il pour accorder cette valeur marchande à l'humain ? Lui-même y avait échappé grâce à la constance dans sa posture. Il évitait tout ce que la vie réservait d'éclat, de débordements, ces instants colorés au milieu des autres qui pouvaient amener une satisfaction. Il ne se les autorisait pas, image factice qu'il savait ne pas être nécessaire. C'est le sens qu'il donnait à son parcours pour garder son unité. Il n'osait présumer de son destin dont la seule clarté lui apparaîtrait au terme de sa vie.

Il vivait sans orgueil, avait scandé son rythme au plus proche des textes dont il était empreint. Il trouvait l'harmonie entre le temps solaire, les lectures publiques qu'il organisait déjà à la cour même si l'empereur n'y vivait pas encore à temps plein, et la lecture à voix haute au pupitre, pour lui-même, des tragiques grecs dont la mesure l'apaisait. Ils restaient ses seuls maîtres

Colophon

Cet ouvrage est composé par Hervé Le Crosnier, Nicolas Taffin et Anthonia Vercoutre en HTML et CSS. Ils remercient Lorÿne Pinon pour sa relecture.
Les polices utilisées sont Cala de Dieter Hofrichter qui s'est inspiré de Nicolas Jenson et de la Renaissance vénitienne pour une transposition au présent numérique et Attribute Text de Viktor Nübel, l'une des plus belles typographies du mouvement « faux monospace » qui reprend les formes des caractères héritées des machines à écrire.
La couverture est un détail d'un portrait d'homme en bronze datant du premier siècle. Metropolitan Museum of Art (inventaire 14.130.2), licence Open Access Public Domain.

ISBN 978-2-37662-113-3
Achevé d'imprimer en mai 2026
par Laballery à Clamecy (58)
Numéro d'impression : 604671
Dépôt légal mai 2026

Nathalie Beaudoin

Le goût du métal

Split, Croatie, en 2005. Iéna, jeune sculptrice, découpe, assemble, soude et polit le métal. Les trois hommes qui l'ont recueillie enfant lui cachent un terrible secret. Le silence qui l'étouffe n'est pas loin de céder.

Split, Empire romain, an 302. Anégnotès, bibliothécaire affranchi, rachète deux esclaves pour les libérer. L'une d'elles est une enfant appelée à un destin sacré ; l'autre appartenait à l'intendant du palais. Les temps sont troublés : les haines vont se déchaîner.

Un lieu, deux époques emportées dans un même engrenage : une spirale d'amour, de violence et de rédemption.

Fiction

9 782376 621133

20 € – imprimé en France
ISBN 978-2-37662-113-3
https://cfeditions.com